

Thierry MICHEL

# Cinéaste de la pulsion de vie

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

La principale difficulté, avec **Thierry MICHEL**, c'est de résumer son parcours, tant il est curieux de tout, de tous. Cinéaste, photographe, journaliste, enseignant, il met ses talents d'observateur, mais aussi de raconteur et « d'éveilleur » au service de causes et d'univers multiples<sup>1</sup>. Après avoir filmé le vécu d'une école primaire de la banlieue nord de Liège dans « Enfants du Hasard », c'est au Collège Saint-Martin de Seraing qu'il a promené ses caméras pendant 2 ans. À la clé, un film<sup>2</sup> bouleversant, qui ne cache rien des réalités du terrain, mais qui se veut aussi un message d'espoir quand l'école est, bien souvent, la seule planche de salut.

Votre œuvre cinématographique est très diverse. Vous explorez de multiples contextes. Qu'est-ce qui vous guide ? Une curiosité insatiable pour l'humain ?

**Thierry MICHEL** : Sûrement. C'est la dramaturgie du réel qui m'inspire et la rencontre avec des êtres qui doivent se façonner un destin, alors qu'ils sont prisonniers d'incroyables difficultés, en ce compris, parfois, leurs propres pulsions destructrices. Mais on découvre aussi chez eux des formes de résistance, d'affirmation de l'identité, de volonté d'émancipation et d'affranchissement de toutes les formes d'oppression.

Cette curiosité pour le monde qui vous entoure, d'où vient-elle ?

**TM** : J'ai toujours été curieux de ce qui se passait autour de moi. J'ai terminé mes humanités à 16 ans et je suis parti à Bruxelles faire des études de cinéma, avec la volonté de m'immerger dans la société. Très jeune, j'ai eu des engagements sociaux et politiques. Alors que je réussissais mes études sans problème, j'ai décidé d'arrêter pendant un an pour aller travailler en usine. Ça m'a beaucoup aidé, par la suite à faire des films sur le monde ouvrier. Après, je suis parti vers l'international. Je parle de la détresse humaine, mais aussi de la pulsion de vie, de la force que l'être humain peut avoir, individuellement ou collectivement, pour s'affranchir des obstacles.

Aviez-vous déjà pensé à donner une suite à votre film « Enfants du Hasard » ?

**TM** : Oui et non. Après avoir filmé les enfants qui terminent le cycle primaire, j'avais envie de parler d'adolescents du secondaire, à un âge crucial qui n'est plus celui de l'innocence. Le premier film avait pour cadre la banlieue minière du nord de Liège, celui-ci se déroule dans la banlieue sud, en complète déshérence industrielle. Mais c'est par hasard, en préparant un autre film, que je suis entré à St-Martin, d'où j'avais une vue imprenable sur la destruction du haut fourneau de Seraing. J'ai rencontré l'équipe de direction. En discutant avec elle et en la voyant fonctionner, je me suis dit qu'on avait là une dynamique intéressante, dans un milieu très déclassé socialement, où l'école joue un rôle fondamental. J'ai filmé des adolescents voués à leur destin, à leur quête d'identité, dans leur univers scolaire, avec l'envie, aussi, de les questionner sur ce qu'ils sont fondamentalement, sur leur passé, leurs origines, la manière dont ils vivent le présent et envisagent l'avenir. Ces adolescents livrent leurs doutes, leurs espoirs, leurs souffrances, mais aussi leurs fiertés.

Enseignant(e)s et élèves vous ont vraiment fait confiance en acceptant d'être filmé(e)s dans des situations parfois difficiles...

**TM** : Ils (elles) ont bien compris ma démarche cinématographique. Avant le

tournage, je les ai rencontré(e)s en classe, j'ai répondu à toutes leurs questions. Ils (elles) m'ont fait une confiance absolue et je les en remercie, parce que c'était la condition pour réaliser un travail de qualité et d'introspection d'un univers particulier. C'est une relation qui se construit, qu'il faut nourrir, entretenir, comme toute relation humaine. Dans cette école, on sent une bienveillance évidente et un réel désir d'aider ces jeunes et pas de les formater, d'être à leur écoute, d'essayer que leur destin ne se brise pas. C'est parfois l'école de la dernière chance et il ne faut pas perdre ces jeunes en route. Et ce n'est pas facile de tenir la barre de ce navire, avec toutes les tensions, les conflits d'intérêt qu'il peut y avoir, quand on est pris entre les parents, les élèves, les professeurs, les éducateurs... Cela demande beaucoup d'intelligence, de subtilité, de sens du dialogue et de la médiation.

Comment avez-vous choisi les jeunes que vous avez plus particulièrement suivis ?

**TM** : Il y avait une volonté d'être représentatif d'une génération, mais le choix s'est aussi porté sur des personnalités particulières. En traînant en classe, en récréation, au réfectoire, on observe les interactions, on discute avec les uns et les autres, on perçoit un drame caché qu'on ne va peut-être pas révéler, mais qui donne une force intérieure, la volonté de s'en sortir à tout prix. En discutant avec ces jeunes, on sentait bien que la ques-



gistre-là. J'avais déjà fait un film où j'avais suivi des jeunes chômeurs, enfants de sidérurgistes ou de mineurs du bas de Seraing, en 1980, et ce n'était pas du tout cette situation-là. On constate une désagrégation sociale et familiale invraisemblable. Il ne s'agit plus de descendants de la classe ouvrière, mais plutôt de personnes déclassées.

**D'où le rôle tellement important de l'école... et le titre du film : « L'École (de l'im)possible... »**

**TM :** Ce qui est formidable, c'est de voir comment chacun va essayer d'affirmer son identité, de réaliser son émancipation. C'est là que le rôle des professeurs est fondamental et complexe. Ils (elles) doivent trouver l'équilibre entre un enseignement qui tient compte des personnalités pour donner sa chance à chacun(e) et la nécessité de garder l'esprit du collectif qu'est une salle de classe, tout en étant face à des jeunes qui peuvent exprimer une violence, une révolte, chercher à vous mettre en difficulté. C'est tout sauf facile. Pour parvenir à tenir le cap, certains s'adaptent bien, d'autres moins (il est d'ailleurs question, dans le film, de l'absentéisme des profs). En plus de l'apprentissage des savoirs, qui est fondamental, il y a cette nécessité de redonner à ces jeunes du sens, de l'énergie, de la créativité, la vision d'un avenir possible. Le constat n'est ni désespéré, ni misérabiliste, loin s'en faut ! Nous avons passé deux ans à St-Martin. On a fini par faire partie des meubles, et cela nous a permis d'avoir une connaissance assez juste de l'école, des enjeux, des situations, des personnalités, des interactions entre les personnes et de ne pas faire un film trop biaisé par rapport à la réalité. La fin du film est très claire : c'est l'école qui peut sauver certains de ces jeunes à la dérive et les armer pour affronter la vie. Et ce sont les élèves eux-mêmes qui le disent.■

tion sociale est aussi une question familiale. Déroute professionnelle, tragédie familiale, exil, absence de père et/ou de mère, abandon, violence : ces éléments reviennent de façon assez systématique. Et l'école est la bouée de sauvetage qu'il ne faut pas lâcher et qui va leur permettre (pas toujours, malheureusement) d'émerger, d'imaginer une résilience par rapport à leur vécu.

**On perçoit bien ces parcours très compliqués, mais on sent aussi beaucoup de pudeur et de respect de votre part...**

**TM :** Au montage, on a édulcoré volontairement pas mal de choses pour ne pas mettre ces jeunes à nu. On aurait pu faire du Zola à la puissance 4, je vous assure, mais on ne voulait pas aller dans ce re-

1. Il a réalisé des longs-métrages de fiction et de nombreux documentaires (internationalement reconnus et souvent primés) en Belgique (monde ouvrier dans les bassins miniers et sidérurgiques, univers carcéral, école) et aux 4 coins du monde (Maroc, Brésil, Iran, sans oublier les nombreux films tournés en Afrique, tout particulièrement au Congo, (notamment «Zaire, le cycle du serpent», «Mobutu, roi du Zaïre», « Congo River », « Katananga Business », « L'homme qui répare les femmes »)
2. Le film devait sortir sur les écrans à la fin de ce mois d'avril.